

PRÉFACE

« Faire le lien entre Ben Laden et tout acte terroriste de la décennie écoulée est une insulte à l'intelligence des Américains. »

Interview de Milton Bearden (senior-analyst de la CIA chargé du dossier afghan, en retraite) par Judith Miller du New York Times en 2000.

Oussama Ben Laden n'est pas né le 11 septembre 2001. Et il faut toute l'arrogance et l'ignorance de l'Occident pour ne voir en lui que le fer de lance, mystérieusement apparu à l'automne de la première année du XXI^{ème} siècle, d'une inexpiable guerre des civilisations qui viserait à massacrer les « infidèles », à islamiser la planète selon les critères les plus rétrogrades de cette religion révélée et à renvoyer la philosophie des Lumières aux poubelles de l'histoire.

C'est là oublier un peu vite que les premières et les plus nombreuses victimes de la violence fondamentaliste islamiste, dont la Qaïda n'est que l'un des innombrables dragons franchisés, sont d'abord des Arabes et des Musulmans. Personne n'a songé à déclarer la « guerre à la terreur » quand cette violence faisait dans la décennie 90 des dizaines de milliers de morts en Algérie, au Soudan, en Egypte, en Afghanistan, au Tadjikistan, en Indonésie et ailleurs. Ni même quand les ambassades des Etats Unis au Kenya et en Tanzanie s'effondraient sur leurs occupants. Les massacres exotiques n'ont de valeur que statistique. Les gouvernements locaux, certes pas tous vertueux, étaient priés de se débrouiller tout seuls avec leurs « opposants ».

L'horreur du coup porté le 11 septembre a été trop forte, le retentissement dans le monde entier a été trop grand, la remise en cause du système de défense occidental était trop profonde pour que les États Unis admettent qu'ils ont été victimes d'un mythomane psychotique. Aux yeux des responsables occidentaux, une organisation capable de tels exploits ne pouvait être qu'une organisation à l'échelle planétaire disposant de capacités conventionnelles et non-conventionnelles sophistiquées et quasi-illimitées, susceptible de frapper partout et à tout moment. Les relais de presse américains puis européens ont alors décrit avec un grand luxe de détails « high-tech » les réserves nucléaires, bactériologiques et chimiques d'un Ben Laden soudainement apparu, et son complexe de commandement de la Qaïda localisé dans le massif afghan de Tora Bora qui n'aurait rien eu à envier au PC du Strategic Air Command dans les Montagnes Rocheuses.

La réalité, on le sait, est apparue toute autre, notamment après le nettoyage de la zone refuge de l'organisation pendant la campagne d'Afghanistan qui a révélé une implantation locale rustique, parfois misérable, des capacités militaires sommaires et des capacités non-conventionnelles inexistantes, limitées à l'empoisonnement de chiens et de chats dans des soupentes de fortune par toxiques d'usage courant. Quant aux capacités nucléaires de la Qaïda, elles se bornaient au croquis de principe, que l'on peut trouver dans n'importe quel manuel de physique du secondaire, de la bombe d'Hiroshima hâtivement griffonné sur une page de carnet à spirale. Et Mollah Omar, chef des Talibans et protecteur de Ben Laden, de s'enfuir à motocyclette comme n'importe quel voyou de banlieue, au nez et à la barbe de la plus puissante armée du monde, ses détecteurs sophistiqués, ses drones, ses satellites, ses avions espions, ses hélicoptères « Apache » bourrés d'électronique, ses forces spéciales sur-entraînées....

À la blessure physique bien réelle s'ajoutait alors l'amertume de l'orgueil blessé de l'Amérique. Il fallait que quelqu'un paye. Le sort est tombé sur Saddam Hussein, qui était de fait un tyran sanguinaire et n'avait rien fait pour se rendre sympathique, mais dont il est aujourd'hui avéré qu'il n'avait rien à voir avec le problème. Sa disparition sans gloire a peut être rendu le monde moralement meilleur, mais certainement pas physiquement plus sûr. Oussama Ben Laden court toujours et les campagnes militaires vengeresses des Etats Unis n'ont fait qu'ajouter la haine à la violence sans apporter le moindre début d'apaisement, bien au contraire.

Mais qui était donc cet homme brusquement apparu sur la scène du Grand Guignol planétaire et dont le seul nom justifie depuis huit ans toutes les guerres, massacres et atteintes aux libertés et droits les plus fondamentaux ? Un simple regard sur la cassette vidéo qu'il a fait diffuser deux mois après les attentats de New York aurait dû interpellé le moins perspicace des psychologues. On y voit Oussama Ben Laden pendant que se déroule l'attentat contre les Twin Towers. Il n'énonce nul discours idéologique, nulle revendication, nul projet politique ou stratégique. Vautré sur un sofa, il mime l'attaque en écartant les bras et en faisant l'avion...et il rit. Dévoilant sa véritable personnalité, il se réjouit comme un adolescent attardé du désordre semé dans le monde des adultes. Et, de fait, c'est bien à cela que semble s'arrêter son projet personnel. On est bien loin d'un improbable « axe du mal » qui, de Damas à Pyongyang en passant par Bagdad et Téhéran, se serait donné comme mission satanique de plonger la planète dans le chaos et la dévastation, on ne sait trop pourquoi d'ailleurs.

Aujourd'hui, le mal est fait. Totalelement étrangère à l'islam orthodoxe, la mystique de l'action suicide est maintenant fortement ancrée dans le monde sunnite. Ben Laden et la Qaïda, dont les noms sont indéfiniment déclinés par des médias réducteurs à chaque acte de violence impliquant des musulmans, ont pris une dimension mythique, attractive dans le monde arabo-musulman où il servent de drapeau, de référence et de modèle. Tout opposant aux régimes en place dans ce monde sait que, s'il veut être pris au sérieux, il a intérêt à se réclamer de l'organisation mythique. À l'inverse, tous les régimes en place ont bien compris qu'il était vital pour eux, s'ils veulent obtenir l'aide de la communauté internationale et éviter d'être mis en cause, de coller l'étiquette al-Qaïda sur leurs opposants quelles que soient les revendications réelles, et souvent justifiées, de ces derniers.

Cette double logique conduit à la perpétuation du mythe et à la perception par les Occidentaux d'un monde musulman irrationnellement hostile et violent qu'il convient de considérer comme collectivement responsable et de traiter de façon préventive par la méfiance, l'ostracisme, l'isolement et, à l'occasion, par la violence préemptive. Les réactions purement sécuritaires et militaires de l'Amérique outragée montrent pourtant aujourd'hui leurs limites à l'heure où l'armée de l'hyper puissance perd son âme dans une guerre sans fin qui ne se donne même plus la peine de définir ses objectifs mais sème les ferments d'une haine et d'une violence durables pour toute une génération sur trois continents.

Sans doute est-il temps de marquer une pause et, au delà de l'émotion légitime, d'analyser avec un peu de sang froid ce qui s'est passé, pourquoi et comment, et surtout de déterminer qui sont les acteurs centraux de ce drame, leur personnalité, leur parcours, leurs motivations selon la démarche élémentaire de toute enquête policière qui aurait dû logiquement suivre la perpétration d'un acte criminel. Ce livre vise à apporter un peu d'éclairage à cette démarche en décrivant l'itinéraire et le parcours d'un Oussama Ben Laden – qui n'est pas né le 11 septembre 2001, mais il y a cinquante ans – et qui se révèle être le produit pervers, sans doute caricatural mais certainement pas inattendu, d'une société malade dont il a fait le premier objectif de sa rancœur psychotique, bien avant un Occident qui n'est qu'une « victime collatérale » de sa haine.

Toutes proportions gardées, l'Arabie Saoudite, terre natale de Ben Laden, se trouve dans une situation comparable à celle de la France en 1789. Une famille s'y est installée au pouvoir en 1926, établissant sa légitimité sur une base religieuse en usurpant la garde des lieux saints de l'Islam à ses titulaires historiques qu'étaient les Hashémites, descendants en ligne directe du Prophète Mahomet. Composée aujourd'hui d'environ 3000 princes, cette famille exerce sans partage la totalité du pouvoir et accapare la totalité d'une rente astronomique provenant de l'exploitation du plus riche sous-sol du monde en hydrocarbures. Afin de conserver sa légitimité face à toute forme de contestation, la famille Saoud a fermé la voie à toute forme d'expression démocratique ou libérale. Elle pratique et répand une interprétation de l'Islam la plus fondamentaliste possible, ainsi susceptible de la mettre à l'abri de toute forme de surenchère dans ce domaine.

Dans ce pays où l'on dénombre sans certitude une vingtaine de millions d'habitants, les retombées de la rente ont tout de même donné naissance à diverses formes de commerce et d'industrie auxquelles les princes ne sauraient toucher sans déroger et qu'ils ont donc concédées, moyennant participation aux bénéfices, à des entrepreneurs « roturiers » majoritairement issus de pays étrangers proches et bien sûr musulmans : Yéménites, Levantins, Palestiniens, Pakistanais. Alors que l'avenir du pétrole s'annonce incertain, ces entrepreneurs font observer, comme les bourgeois du Tiers Etat en 1789, que ce sont eux qui font « tourner la boutique » et préparent l'avenir du pays. Dans ces conditions ils estiment que ce ne serait que justice de les associer sous une forme ou une autre à l'exercice du pouvoir et à la gestion d'une rente que la famille régnante confond, le plus légalement du monde d'ailleurs au regard de la législation locale, avec sa cassette personnelle.

Mais comment faire passer cette revendication dans un pays où toute forme d'expression démocratique est exclue par définition ? Quelle légitimité opposer à un pouvoir qui se réclame de l'adoubement divin ? Quelle pression exercer sur un régime familial qui bénéficie conventionnellement depuis 1945, suite au Pacte du Quincy conclu à titre personnel entre Ibn Saoud et le Président Roosevelt, de la protection politique et surtout militaire de l'hyper puissance américaine en échange d'un monopole sur l'exploitation des hydrocarbures ? À l'évidence les contestataires de cette aberrante théocratie auto-proclamée n'ont comme recours qu'un mélange plus ou moins dosé de violence révolutionnaire et de surenchère fondamentaliste exercées à l'encontre du pouvoir et de ses indéfectibles protecteurs occidentaux.

Et ce n'est donc pas un hasard si l'on trouve parmi les activistes islamistes les plus violents un nombre significatif d'enfants de cette bourgeoisie saoudienne privée de tous droits politique mais certainement pas d'idées ni de moyens. Oussama Ben Laden est au nombre de ceux-là. Rejeton mal aimé et mal élevé d'une pléthorique fratrie issue d'un riche entrepreneur d'origine yéménite qui ne lui a accordé aucun intérêt, le jeune Oussama a fini par confondre dans une commune exécration l'autorité du père et celle des princes. Elève moyen, étudiant terne, adolescent riche mais sans ambition ni projet, il s'est trouvé propulsé dans le champ de violence et de l'intégrisme par ces « nobles » qui trouvaient plus expédient de faire défendre leurs intérêts extérieurs par les enfants de leurs « valets » plutôt que d'y envoyer leurs propres fils. Erreur classique des parvenus. Au gré de leurs picaresques campagnes de défense et de promotion du Royaume, les fils de bourgeois ont fait de mauvaises rencontres et subi de mauvaises influences. Ils en sont revenus enrégés pour mordre la main de leurs maîtres.

Parti courir le monde sous les auspices du Prince Turki, chef des services spéciaux d'Arabie, le jeune Oussama y rencontrera naturellement tous ceux qui ne rêvent que de renverser la monarchie saoudienne, d'accaparer son pouvoir et ses rentes et la couper de ses protecteurs occidentaux en faisant de la surenchère sur ses valeurs fondamentalistes et conservatrices : Frères musulmans égyptiens et soudanais, mollahs iraniens, activistes islamiques du Maghreb et du Mashrek. Il rassemble leurs idées, concoctées par le « Frère » égyptien Ayman Zawahiri en

un manifeste incantatoire adressé aux « Juifs et aux Croisés » qui ne vise en fait que la famille Saoud. Et les premières violences auront lieu sur le territoire du Royaume. Ce n'est qu'après avoir compris que les Princes étaient totalement indifférents à ce qui ne les touchait pas personnellement et qu'ils étaient trop nombreux pour pouvoir être éliminés collectivement que la Qaïda a jugé plus utile de s'en prendre aux Occidentaux pour couper la famille de ses protecteurs et alliés naturels et la rendre haïssable au reste du monde. L'amour propre de l'Amérique dût-il en souffrir, l'Occident n'est en définitive dans cette affaire que la victime collatérale d'une affaire locale de pouvoir et de gros sous.

Utilisé par les uns pour son image charismatique, exploité par les autres pour les capacités de financement de sa famille, instrumentalisé par tout le monde, le pantin Ben Laden sera donc statufié non par l'action de ses propres partisans mais par l'image qu'en donneront les médias d'un Occident humilié et nombriliste qui ne peut concevoir d'être un acteur marginal même dans le désastre. C'est grâce à cette arrogante ignorance que la Qaïda, qui est bien morte dans les trous à rats de Tora Bora, a fait aujourd'hui d'innombrables petits chez tous ceux qui croient, à juste titre ou pas, que l'Ouest nanti et orgueilleux est la cause de tous leurs maux. Dans ces conditions, peu importe aujourd'hui que Ben Laden soit mort ou vivant, caché ici ou là dans une grotte misérable ou un somptueux palais. Son image et sa voix sont pour l'Occident celles de Croquemitaine. Il peut continuer de rire vautre sur son sofa. Les « grands » ont toujours peur....

En suivant pas à pas depuis sa naissance et ses origines l'itinéraire du sociopathe ordinaire qu'est devenu au fil du temps Oussama Ben Laden, Ian Hamel nous invite aussi à relire notre propre histoire, à nous interroger sur notre ignorance et nos fantasmes, et, il faut l'espérer, à essayer répondre à la violence autrement que par la violence.

Alain Chouet, ancien chef du service de renseignement de sécurité de la DGSE.

Mai 2008